

Entre femmes...

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **58 (1949)**

Heft 8

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Entre femmes...

L'article si tonique de Simone Hauert et les atroces photos («Protégeons les civils») qui ont paru dans votre numéro d'avril, me poussent à vous écrire. A toutes les femmes dévouées et généreuses qui ont travaillé ou qui travaillent encore pour la Croix-Rouge, je voudrais dire: «Croyez à la paix de toute votre force!» Vous vous dévouez sans compter, vous exprimez votre amour pour les enfants, pour les blessés, pour les déracinés, en faisant les travaux les plus humbles, les plus rebutants parfois. Vous croyez à l'efficacité de votre collaboration, car sans cela comment supporteriez-vous la fatigue, les déceptions inévitables, le découragement, quand, laissant un moment votre travail, vous voyez tout à coup, grand et lourd comme une montagne, tout ce qui vous reste à faire? Vous habillez 300 petits Polonais et demain c'est un S. O. S. pour 3000 petits Grecs que vous recevez. Il n'y a pas de fin à votre travail, comme il n'y a pas de fin aux maux que la guerre a apportés. Vous qui, au milieu des plus ingrates besognes, portez dans votre cœur et dans votre vision tous ceux que vous soulagez, pensez avec la même force et la même tendresse à la paix qui sera construite par vous, par moi, par tous les hommes, bien sûr, mais surtout par les femmes.

J'ai rencontré l'autre jour une amie qui, pendant toute la guerre, a travaillé sans répit pour la Croix-Rouge. Elle avait en permanence chez elle des réfugiés,

des malades. Elle a fait les convois les plus difficiles. Une femme admirable! Nous avons parlé de la paix, de la conférence de Genève, de Garry Davis et, au moment de nous quitter, mon interlocutrice m'a dit avec une sorte d'accablement: «Que voulez-vous! Il y a toujours eu des guerres, il y en aura toujours.» Peut-être parlait-elle dans un moment de dépression, peut-être n'était-ce qu'une de ces horribles formules toutes prêtes qu'emploient les hommes dits «réalistes». Je l'espère, mais je n'ai pas pu m'empêcher de réagir immédiatement: «Comment pouvez-vous dire cela, vous, Madame, qui avez vu ce que c'est que la guerre?» Si les femmes se résignent à la guerre, nous sommes perdus. Si la passivité que nous avons héritée des générations précédentes est dangereuse et mauvaise dans notre vie de tous les jours, elle est criminelle lorsqu'il s'agit de la paix. C'est en nous, chez nos enfants et partout que nous devons arracher cette lâcheté qui se baptise «sagesse» ou «réalisme», cette lâcheté qui nous fait dire: «La politique, c'est l'affaire des hommes et ce sont eux qui font la paix ou la guerre.» Secourir les blessés, vêtir les réfugiés, redonner la santé aux enfants, c'est magnifique, mais tout cela, faisons-le parce que nous avons, chevillée en nous, la certitude que la paix est notre affaire et que c'est nous, les femmes, qui l'édifions.

Andrée Schaeren

NOTRE COURRIER

R. L. Lausanne. — Je suis secrétaire médicale. Je vois de près le milieu décrit par Simone Hauert dans son article d'avril. Je suis enchantée qu'elle ait pris le parti de toutes celles qui travaillent sans jamais qu'il soit fait mention de leur dévouement. Je trouve qu'il faut continuer cette page féminine.

Enchantée de cet écho encourageant, pris entre plusieurs autres. Très bien, nous continuerons, même si notre opinion, parfois, fait sursauter, même si nous ne sommes pas toujours, toutes et tous, du même avis.

F. v. R. Lausanne. — En Hollande, les infirmières sont mieux traitées qu'en Suisse, je suis atterrée de la façon dont on nous fait, ici, travailler. J'ai travaillé aussi en dispensaire; là, tout est pour les dames de comité qui viennent visiter et tant pis pour le personnel dont on ne compte pas les heures de travail, et qu'on critique lorsqu'elles demandent un congé légitime. J'ai travaillé en qualité d'infirmière en France et en Angleterre, mais c'est en Suisse que les infirmières sont le moins bien traitées.

Le sujet est brûlant. Car il en va du recrutement des infirmières dont le besoin se fait cruellement sentir. Nous dirons une autre fois tout ce qui a été fait, et tout ce qui se fait pour améliorer les conditions de travail des infirmières en Suisse. Mais que les améliorations réalisées et prévues ne fassent pas oublier tout ce qu'il reste à faire pour donner aux infirmières une vie plus saine et juste!

I. S. — Vous revendiquez toujours des droits, mais vous ne parlez pas des devoirs. Or le personnel Croix-Rouge a avant tout des devoirs, c'est d'eux dont il convient de parler.

Il est dangereux de parler à ce personnel féminin de ses droits, car il y a déjà suffisamment de mécontents! La femme est née pour le sacrifice, il n'est que juste que la Croix-Rouge lui demande de se sacrifier.

Eh! bien, non, Madame, il n'est pas «juste» de pratiquer cette sorte de chantage qui légitime déjà trop d'abus, qu'il s'agisse de femmes employées à la Croix-Rouge ou ailleurs. User et abuser de la capacité de sacrifice et de dévouement de la femme, user et abuser de son besoin de s'occuper d'autrui, user et abuser même de sa faculté de sublimation que Dora Bourquin admirait et recommandait dans le numéro de mai, non! Cette attitude serait autorisée si chacun savait s'arrêter à temps, ne pas demander trop. Malheureusement, qu'il s'agisse des femmes dévouées ou de ceux qui en profitent, personne ne sait s'arrêter avant l'abus; et on en voit trop tous les jours de ces abus! Précisément lorsqu'il s'agit de créatures assoiffées d'affection, se donnant sans compter à une tâche ingrate et qui, si elles en retirent la satisfaction du devoir accompli, peuvent aussi en retirer un terrifiant sentiment de solitude, d'acte gratuit. Nous reprendrons la question dans une de nos prochaines chroniques, elle est trop délicate pour être résolue ici en quelques lignes. Mais dites-vous bien que si nous sommes décidées à dépeindre la situation telle qu'elle est, sans ménager personne, si nous tournons résolument le dos aux «autruches», c'est précisément pour venir en aide à toutes celles dont on exalte la capacité de sacrifice et dont on détruit allégrement (animé d'ailleurs des meilleures intentions) la vie personnelle!

Simone Hauert